

Youssouf Diallo

Barani : une chefferie satellite des grands États du XIX^e siècle*

La chefferie peule de Barani

La chefferie de Barani fait partie des petites entités politiques peuls du nord-ouest de l'actuel Burkina-Faso implantées au milieu des communautés villageoises, et dont l'histoire demeure inséparable de celle des grands États du XIX^e siècle comme le Maasina, le Yatênga ou l'État de Samori. Confrontée à la fois à ces États et aux populations agricoles (en l'occurrence bobo et bwa), au détriment desquelles elle menait une politique de prédation, la chefferie de Barani réussit à préserver une autonomie relative face aux États dominants du siècle dernier.

Nous étudierons essentiellement les relations entre les États dominants et les formations politiques de type secondaire afin d'évaluer les influences exercées à distance sur Barani par chacune des trois grandes organisations étatiques¹. Nous présenterons les principales étapes du peuplement peul dans la région de Barani puis, après avoir évoqué le *jihaad* de Seeku Amadu dans cette zone, nous analyserons la situation de la chefferie de Barani dans un environnement portant la marque des ambitions contradictoires du Maasina et du Yatênga. Nous évoquerons enfin les accords passés par les intermédiaires samoriens avec Barani, dont le chef faisait le jeu en leur fournissant des chevaux.

La région considérée est le prolongement en territoire burkinabé, vers le Sourou (affluent-défluent de la Volta Noire²), de la plaine du Gondo qui

* Les informations présentées ici proviennent essentiellement d'enquêtes réalisées entre 1986 et 1991 dans le cadre de ma thèse (cf. Bibliographie). Je remercie Roger Botte de m'avoir fait part de ses observations.

1. La distinction entre État dominant et formation politique de type secondaire est empruntée à FRIED (in COHEN & SERVICE 1978). Lire à ce sujet la synthèse de R. COHEN & E. R. SERVICE (1978 : 1-20).
2. Suite au décret n° AN IV/003/CNR/P.F., du 4 août 1986, relatif à la rectification des noms des trois Volta en territoire burkinabé, la Volta Noire prit le nom de *Mouhoun*. Il nous a paru utile, pour des raisons de clarté, de garder l'ancienne appellation *Volta Noire* ou *Volta* tout court.

s'étend au pied de la falaise de Bandiagara (pays dogon). Il s'agit ici de la zone soudano-sahélienne caractérisée, sur le plan climatique, par une pluviométrie moyenne et une répartition inégale des pluies. Dans le Gondo-Sourou, où vivent essentiellement des agriculteurs et des éleveurs, plusieurs types de sols (sableux, argileux, alluviaux, hydromorphes, etc.) servent de supports morpho-pédologiques à la diversité des pâturages³. Ces pâturages de choix, en grande partie composés de graminées, de même que la qualité du réseau hydrographique qui offre des facilités d'abreuvement au cheptel, expliquent la présence ancienne des pasteurs peuls dans la région. Parmi les divers éléments naturels, c'est l'étendue sableuse, qu'ils appellent *seeno*, qui a attiré des Peuls. À l'époque de l'infiltration peule, le *seeno* était déjà occupé par des populations agricoles bobo et bwa qui constituent le fond de peuplement le plus ancien de la région ; la reconnaissance par les Peuls Sidibe de cette antériorité les conduisit à désigner leur milieu d'accueil par le vocable *Boobola*, terme qui signifie le « pays des Bobo » et par lequel sont désignés principalement le village de Barani et sa région⁴. La prise en considération du double facteur physique et humain amène aussi les pasteurs à employer souvent le toponyme *Seeno-boobola*. S'agissant de leur identité, les nouveaux venus ne la poseront plus par rapport à leur origine mais plutôt par référence aux autochtones ; c'est pourquoi ils se disent *Fulbe-Boobolaabe*, c'est-à-dire « Fulbe du pays bobo » sans que le contenu ethnique de ce terme générique (bobo) soit jamais précisé.

Le Boobola était le point d'intersection de plusieurs voies commerciales d'importance régionale. L'axe caravanier Kong-Jenné, pour ne citer que cet exemple, qui mettait en relation la zone préforestière et le nord de la Boucle du Niger, passait par Bobo-Dioulasso, Koussiri (région de Nouna), Barani et Sofara (escale du Bani). Divers produits étaient échangés sur les marchés du Boobola : barres de sel, captifs, noix de cola, et mil.

C'est en 1895 que le commandant Destenave entreprend l'occupation des territoires du nord et de l'intérieur de la Volta Noire, peuplés de Bobo, de Bwa et de Samo. Le refus de ces populations de se soumettre à une autorité quelconque, si ce n'est celle des anciens du village, pousse les Français à

-
3. Michel BENOIT (1979 : 35) distingue dans le *Seeno-boobola* cinq types de pâturages suivant un ordre de qualité croissante : les pâturages du plateau gréseux, ceux constitués, d'une part, de graminées annuelles et, d'autre part, de graminées à la fois annuelles et pérennes ; les savanes ; et enfin les pâturages des zones inondables de l'axe Sourou-Volta.
 4. Les Peuls du Boobola sont linguistiquement rattachés au sous-groupe du bassin des Volta. Il ne nous appartient pas ici d'entrer dans le détail des particularités grammaticales des parlers peuls de cette province bwa. On fera seulement remarquer que les indications utiles fournies à ce sujet par Henri LABOURET (1952) permettent surtout de comprendre que le *fulfulde* des « Volta » comprend une vaste aire dialectale s'étendant de Bandiagara au Jelgooji (région de Dori) et englobant les Peuls des pays samo et mossi. Jean CREMER (1923), à qui l'on doit aussi une étude de linguistique comparée, a pu montrer que le *fulfulde* de la région qui nous occupe a des affinités avec le *pulaar* pratiqué dans l'actuelle république du Sénégal.

rechercher l'appui des cavaliers peuls de Barani et de Dokui. L'accueil amical réservé par le chef de Barani aux Français conduit ces derniers à consolider le pouvoir de Widi Sidibe, lequel sera ensuite réduit au rang de simple auxiliaire de l'administration. En prêtant leur concours aux Français, les Peuls de Barani et de Dokui, ainsi que les descendants futankooobe d'al-Hajj Umar, installés en pays samo (rive orientale du Sourou), sont chargés, d'une part, de ramener l'ordre dans les sociétés villageoises en perpétuelle révolte et, d'autre part, d'activer la rentrée de l'impôt en mil.

Les étapes du peuplement peul dans le Boobola

La plaine du Gondo-Sourou est depuis le *xvi*^e siècle, date de l'effondrement de l'empire Songhaï, le lieu d'accueil de plusieurs groupes ethniques ; mais c'est probablement au début du *xviii*^e siècle que des pasteurs peuls, originaires de la vallée du Niger, s'infiltrèrent dans cette plaine située à l'extrême nord-ouest du Burkina Faso. Les Peuls Sidibe (de Barani) et les Peuls Sangare-Bari (de Dokui), les derniers venus, étendront progressivement, au début du *xix*^e siècle, leur domination sur les autochtones bobo et bwa en le faisant dans un contexte régional d'agitation politique et idéologique liée aux révolutions musulmanes peules, et plus particulièrement de celle de l'État voisin du Maasina dont la chefferie de Barani n'a jamais accepté la tutelle.

La tradition rapporte que c'est par étapes et par groupes successifs que ces pasteurs paisibles sont venus s'établir dans le voisinage des premiers occupants après avoir demandé l'hospitalité aux responsables des terres bobo et bwa. Les premiers groupes ont bénéficié d'un accueil bienveillant de la part des villageois dans cette province marquée par une politique d'ouverture régionale. Leur intégration pacifique tint non seulement à leur réputation d'éleveurs et de gardiens de bétail pour certains paysans, mais surtout à l'existence chez les autochtones d'organisations lignagères souples, parce que dotées de structures facilitant l'intégration de nouveaux venus.

Les principaux clans peuls (Jallube, Fitoobe, Wodaabe, etc.) répertoriés dans la littérature anthropologique, sont représentés dans le Boobola. Mais il est difficile de déterminer avec précision l'entrée des premières familles dans cette province bwa de l'arrière-pays du Bani. Pour Paul Lobstein, cité par Jean Capron (1973 : 59), les premières familles peules arrivèrent dans la région de Barani vers le *xvi*^e siècle, transitant par le Maasina qui était, à la fin du *xvi*^e siècle, un centre de dispersion des Peuls. Ceux-ci avaient quitté le Fuuta Tooro vers le *xii*^e siècle dans le cadre d'un vaste mouvement migratoire. Maurice Delafosse (1972, II : 233) estime que les familles peules, parties du Fuuta Tooro au début du *xviii*^e siècle sous la pression de musulmans toucouleurs, s'établirent dans la région de la haute Volta Noire (Barani, Koury, Bobo-Dioulasso) au cours du *xix*^e siècle. Mais cette version est contestée. Dans son livre sur l'histoire des Peuls, Tauxier (1937 : 74, n. 1) pense en effet que la synthèse même de Delafosse, émaillée d'erreurs, doit

être rejetée car Delafosse n'a pas consacré le « temps suffisant à étudier les documents sur les Peuls » et, aussi, parce que certains des lieux historiques qu'il mentionne n'ont gardé aucun souvenir de l'invasion des Peuls du Fuuta Tooro. Remarquons que Bernard de Rasilly (1972 : 924) situe également l'apparition des Peuls dans la région de Barani vers le XVI^e siècle et les place sous la conduite d'un chef nommé Sambo Belko. Cet auteur semble lier le mouvement de départ des Sidibe de la Boucle du Niger à l'effondrement progressif du Songhaï, événement qui aurait entraîné l'exode des populations soudanaises. Toutes ces analyses mettent en évidence l'existence d'un courant migratoire peul d'est en ouest. C'est dans le cadre de ces migrations, essentiellement dictées par des motifs pastoraux, que s'inscrit l'établissement dans le Boobola des premières communautés peules.

La tradition orale, qui traduit aussi, à sa façon, l'ancienneté de l'implantation des communautés peules de la région, ne permet pas, elle non plus, de résoudre totalement la question. L'enquête de peuplement fait ressortir un empilage vraisemblable de plusieurs couches de populations sans qu'on puisse pour autant en préciser les phases importantes. D'après une légende⁵, le premier individu ayant pénétré dans le Boobola serait un chasseur de la famille des Diko, famille originaire du Maasina et apparentée au clan des *Yiirilaabe* (synonyme de Jallo). À la suite d'une mission, jugée dangereuse, pour le compte d'un chef de village, le chasseur (du nom de Balinjugu Diko), devenu un héros, est alors invité à s'établir dans le village bwa de Sékui-Kinkonoba. Peu de temps après, il part au Maasina à la recherche de son père, Demba Diko, et de l'ensemble de sa famille. Rappelons que dans la plupart des sociétés agricoles précoloniales la figure du chasseur sert généralement à illustrer la préoccupation liée au choix initial d'un emplacement. Dans les récits de peuplement (contes, mythes), le chasseur est le personnage emblématique à qui incombe le choix d'un territoire inexploré et la conclusion d'un pacte inaugural avec les entités ou les responsables du nouveau site.

En revanche, selon le récit de l'installation des groupes, les clans formant l'ensemble ethnique peul dans le Boobola se seraient succédé dans cette province à quelques années d'intervalle, tous n'étant pas également représentés. Les provinces du Kunaari (région de l'actuelle ville de Mopti) et du Fituga (zone deltaïque) sont signalées pour avoir été les deux plus importants foyers de diffusion. On raconte que tous les Sidibe de la région de Barani, répartis entre les sous-groupes des *Wojaabe* et des *Hontorbe*, viennent du Kunaari tandis que les Sangare-Bari de Wonikoro, localité de la moyenne vallée du Sourou, et ceux de Dokui sont originaires du Fituga. Quant à l'ordre de leur arrivée dans le Boobola, de nombreuses sources accréditent la thèse de l'antériorité des *Yiirilaabe* (Suntura ou Jallo), suivis par les *Natriibe* (Ba), les *Wojaabe* (Sidibe) et enfin les *Fitoobe* (Sangare-Bari). Les deux derniers groupes, les plus influents politiquement, sont ceux qui finalement vont se partager le contrôle de la région au XIX^e siècle. Examinons plus en détail les étapes d'installation de ces groupements.

5. Source : *amiiru* Boukari Sidibe, Barani, 18.6.86.

— Les *Yiirlaabe* : ils appartiennent au clan des Jallube dont certains membres avaient quitté le Fuuta Tooro, vers le xvii^e siècle, par petits groupes, pour aller s'établir au Maasina. Tauxier (1937 : 277), citant Maclaud, dit que les *Yiirlaabe* sont surtout des Toucouleurs dont une fraction importante réside au Sénégal. Les *Yiirlaabe* vécurent si longtemps au Maasina que ce grand centre d'attraction du delta nigérien, qui fut par la suite le principal foyer de leur dispersion, est généralement pris par certaines sources comme leur lieu d'origine. C'est ainsi qu'à Barani la tradition affirme que le berceau de ce groupe était le Maasina. Les informations disponibles à Dokui signalent également que les *Yiirlaabe* ou *Irlaabe* viennent de Wurunkia, une localité du delta du Niger. Ils auraient ensuite séjourné de longues années dans le Boobola, notamment à Irladugu, village aujourd'hui disparu. À Dokui, où ils résidaient surtout à côté des Sangare, détenteurs de la chefferie, les *Yiirlaabe* sont identifiables par le patronyme *Suntura* qui correspond à *Jallo*. Les données relatives au parcours des *Yiirlaabe* sont trop pauvres pour qu'il soit possible de reconstituer leur itinéraire migratoire, mais leur antériorité dans le Boobola reste indiscutée. Ainsi d'anciens groupes de *Yiirlaabe* avaient contourné le Yatênga, en longeant sa frontière occidentale, pour s'implanter en pays samo (rive orientale du Sourou), notamment dans la localité de Lankwe, au cours de la première moitié du xviii^e siècle (Izard 1985 : 68). On peut émettre l'hypothèse que certains d'entre eux gagnèrent le Boobola en franchissant le Sourou. Les *Yiirlaabe* sont aussi connus pour leur maîtrise, outre le *fulfulde*, de la langue bambara, car cette fraction du groupe peul est celle qui pratiqua le plus de mariages avec des femmes marka.

— Les *Wojaabe*, dont se réclament les Sidibe de Barani, sont un rameau du groupe des *Wodaabe* (sing. *Bodaado*). On trouve aussi les *Wojaabe* dans certaines provinces peules du Nigeria septentrional, et plus particulièrement dans l'émirat du Bornu. Selon une conception basée sur le *pulaaku*, en tant que discours à usage interne, et généralement admise chez les Peuls de cet émirat, les *Wojaabe* constitueraient le plus authentique des ensembles familiaux composant le groupe des *Wodaabe* (Reed 1932 : 425).

L'origine des *Wojaabe* de Barani nous est connue grâce à un bref récit qui insiste surtout sur les circonstances du départ de leur ancêtre pour le Boobola. Selon ce récit, l'ancêtre des Sidibe de Barani, du nom de Moaji, aurait émigré en pays bwa à la suite d'une querelle l'ayant opposé à ses frères⁶. Le désaccord dû au non-respect d'un contrat matrimonial est la seule cause sur laquelle concordent toutes les traditions familiales. Une version, différente de cette querelle, existe aussi dans la tradition des *Jelgoobe* (Peuls du Jelgooji) selon laquelle l'aïeul de ce groupe et celui des Sidibe de Barani auraient été renversés lors d'un conflit dynastique par Hambodeejo Paate

6. Récit de Boukari Sidibe, Barani, 18.6.86.

Yalla, *ardo* du Kunaari : le premier aurait été contraint de s'exiler au Lip-taako tandis que le second élisait domicile au Boobola (Diallo 1979 : 58). Ce fait, qui a dû se dérouler au XVIII^e siècle, n'est pas improbable encore qu'il soit difficile de se prononcer sur la nature exacte des liens (parenté fictive ou réelle) entre l'ancêtre des Sidibe et le célèbre *ardo* du Kunaari. À Barani, des sources orales⁷ précisent que Moaji, présenté donc comme l'ancêtre des Sidibe, est le frère cadet de Gelaajo, fils d'Hambodeejo. Ce dernier anima la résistance contre la politique de conversion forcée des Peuls menée par Seeku Amadu du Maasina. Bien que rien ne permette de la rejeter, cette version circulant seulement au sein du milieu des *maabo* (« griots ») paraît douteuse. En effet, ce groupe se trouvait dans une position coutumière privilégiée vis-à-vis de la famille dynastique de Barani à laquelle les *maabo* se disent liés par des relations de « parenté » tissées lors de la migration initiale des Sidibe, conduite par Moaji accompagné de « son » *maabo*, Amadu Bêmê. Autrefois, le *maabo* était celui qui jouait le rôle de « griot » du chef de Barani. Il n'est pas impossible que, afin de conserver l'image conquérante des Sidibe du Boobola, l'actuel doyen du groupe socio-fonctionnel des *maabo* rattache la personnalité de Moaji à celle de Gelaajo connu pour ses hauts faits. Or, il n'existe aucune relation de contemporanéité entre Moaji et Gelaajo, si l'on en croit la version la plus fiable⁸. Mais, exception faite de ce cas de complaisance intimement lié à la position sociale de Musa Samburu, les traditions ne citent Moaji que pour signifier l'origine géographique des Sidibe de Barani.

Ainsi c'est sous sa direction que le premier groupe de Sidibe, parti du Kunaari, contourna la zone de peuplement dense de la vallée du Bani (rive droite) pour s'installer dans la zone de la haute vallée du Sourou, précisément dans le village marka de Baï. Cette partie de la plaine du Gondo est en effet la plaque tournante de toutes les infiltrations peules des régions nord-est et nord-ouest du Burkina. Ces Sidibe passèrent sept ans à Baï avant d'aller créer les villages de Torkoto, de Kolonkan et de Wonikoro dans la moyenne vallée du Sourou, au sud. Réputée pour être une zone d'attraction, cette région était, semble-t-il, marquée par l'abondance et la qualité de son couvert végétal comme de ses multiples cours d'eau. C'est sans doute pour cela que les traditions pastorales gardent encore le souvenir du village de Kolonkan, dont le marigot était le plus important de la région, comme un point de rencontre de plusieurs familles d'éleveurs au nombre desquelles figuraient, outre les Sidibe, des Jallube et des Sangare-Bari. Nous ignorons le mode de contact entre ces familles. Une information recueillie à Barani indique simplement que l'ancêtre des Sidibe (Moaji) fut le premier à

7. *Maabo* Musa Samburu, Barani, 17.12.91.

8. Le problème que soulève cette version est celui de la cohérence historique à laquelle on est souvent confronté lors du recueil des traditions. D'où le besoin impérieux de procéder à une « sociologie des récits » (BAZIN 1980 : 436) permettant d'apprécier la crédibilité de certaines narrations en ne perdant pas de vue les éventuels intérêts très souvent liés à la position sociale des interlocuteurs en présence.

s'établir à Kolonkan et assura, de ce fait, l'accueil des autres familles peules. Ce village faisait effectivement partie de *suudu bellan*, l'une des quatre familles Sidibe⁹ ayant à charge la gestion des commandements villageois du Boobola. En tant que lieu de rassemblement pastoral sur les marges occidentales du pays bwa, Kolonkan est le premier centre d'installation d'un groupe de Jallo et de Ba. Ils cohabitaient avec les Sidibe dont l'autorité reposait sur le contrôle de la localité¹⁰. Chaque famille vivait cependant dans des quartiers ou plus exactement dans des campements (*gure*) distincts et s'occupait de ses propres affaires : les *Jallube* à *gure Jallo*, les *Ba* à *gure Ba*. Le *gure*, servant de relais dans la progression des éleveurs, il s'agissait donc d'une communauté géographique à l'intérieur de laquelle les rapports étaient à la fois de voisinage et de parenté. De Kolonkan, quelques groupes se détachèrent pour aller se fixer à Gnama, qui devint un centre à vocation politique. C'est là, en effet, que les Sidibe jetèrent les bases de l'organisation politique de la chefferie qui, après l'invasion *jula* de Kong et leur établissement dans la localité voisine de Barani, prit une orientation guerrière.

— Les *Hontorbe*, de patronyme Sidibe, appartiennent également au groupe des *Wodaabe* venus s'établir à Dokui. Les témoignages recueillis, aussi bien à Barani qu'à Dokui, ne permettent pas de déterminer les circonstances — s'agissait-il d'un conflit ? — du transfert des *Hontorbe* auprès des Sangare de la chefferie de Dokui. On peut seulement supposer que leur départ, coïncidant avec celui des groupes de *Fitoobe* et de *Yiirlaabe* vers les hauteurs de Dokui et attesté par certaines traditions familiales, aurait eu lieu lors de déplacements liés à la recherche de pâturages. Certains textes (Le Moal 1980 : 35) signalent la présence à Dokui de *Hontorbe* composé de familles Sidibe dont l'activité essentielle est l'élevage. Pourtant, la tradition de Barani ne dit rien sur d'éventuels liens (de parenté) entre les *Hontorbe* de ce village et ceux de Dokui. S'agit-il, à l'origine, d'une même communauté qui se serait scindée ? Il est encore difficile de trancher. Des données relatives à la dynamique segmentaire chez les Peuls pourraient peut-être fournir un début de réponse : en effet, selon Riesman (1968 : 5), un désaccord portant sur l'appropriation de bétail aurait opposé deux frères de Barani dont « les descendants [...] ne vivent plus ensemble, ce qui, cependant, n'empêche pas des intermariages ».

Ce que l'on sait des rapports entre les *Hontorbe* de Barani et la fraction de Dokui semble accréditer l'idée de Riesman qui, pourtant, ne nous donne aucune information sur la destination de l'un des deux protagonistes à son départ de Barani. D'après l'un de nos interlocuteurs¹¹, les Sidibe de Barani peuvent, s'ils le souhaitent, rendre visite à leurs homologues (*Hontorbe*) de

9. Les trois autres familles sont *suudu teni*, *hontorbe* et *boro*.

10. *Id.*, note 5.

11. Salou Sangare, Dokui, 25.8.89.

Dokui, tandis que ces derniers éprouveraient de la gêne à se rendre à Barani. Notre interlocuteur impute ce sentiment au *pulaaku*, concept servant à régler la conduite des Peuls entre eux. Il semble en tout cas qu'avant d'aller s'établir définitivement près de la source d'eau pérenne de Dokui, les *Fitoobe*, les *Hontorbe* et les *Yiirlaabe* aient transité par les villages de Teni, de Suri et de Ngunguna.

Du conseil de famille au commandement villageois (*suudu*)

Si l'évocation du souvenir lointain du déplacement des Sidibe (à partir du Kunaari) passe toujours par le rappel de la figure de Moaji, la communauté peule de Barani et de sa région, appelée *Banje*, se considère surtout comme un groupe de descendance unilinéaire (en ligne masculine) issu de Danguin, qui fait figure d'ancêtre commun. Celui-ci est, en effet, présenté par la tradition orale comme le père de Gnamusa, Jooburi, Kétima, Yidima et Mama, les ascendants des principales branches familiales, aïeux dont l'autorité reposait sur le contrôle des villages qui formaient le noyau de Barani. La consolidation du pouvoir lignager des principaux représentants de ces ancêtres fondateurs, placés comme dirigeants dans les villages soumis à leur autorité, accompagnera l'émergence de Barani en tant que chefferie. L'expansion territoriale, quoique limitée à la frange occidentale du territoire du Boobola (région de Barani), paraît du reste être à la base de l'accroissement de l'importance du conseil de famille dont on dit que l'attribution principale était l'exercice de la médiation. Cette institution, dirigée par Gnamusa en vertu du principe de gérontocratie et autour de qui siégeait le doyen (*mawdo*) des quatre principales familles (Jooburi, Kétima, Yidima, Mama), était essentiellement une structure d'arbitrage et de conciliation chargée de régler les différends comme, par exemple, ceux liés à l'accès aux points d'eau¹². C'est également dans le contexte d'une expansion peule ayant entraîné l'accentuation des pressions sur certains établissements bobo et bwa qu'apparut le commandement villageois. On dénombre généralement quatre commandements (*suudu*) à l'origine desquels se trouvaient les responsables fondateurs mentionnés plus haut, chacun ayant leur résidence : *suudu boro* (Jobuuri), *suudu teni* (Kétima), *suudu bellan* (Yidima) et *Hontorbe* (Mama). Le *suudu*, de taille relativement restreinte, pouvait regrouper à la fois des villages bobo et bwa habités ou abandonnés, et des campements-villages créés par les Peuls eux-mêmes.

Le vocable *suudu* sert généralement à désigner une maisonnée soumise à l'influence d'un père au sens large ; mais, en l'occurrence, c'est bien d'une communauté socio-politique calquée sur le modèle de la structure familiale

12. Les descendants de Gnamusa ayant assumé la responsabilité du conseil de famille sont : Koiraba (4 ans), Massare (16 ans), Jibiri (25 ans), et Gurdo (30 ans).

qu'il s'agit. D'après l'*amiiru* Boukari Sidibe, le rôle des chefs de *suudu* se limitait au règlement des problèmes locaux ; ils avaient leurs entrées à la cour dynastique et jouaient, à ce titre, le rôle d'intermédiaires entre l'*amiiru* et les ressortissants de leur commandement. Nous ignorons tout des autres relations entre les deux niveaux de pouvoir et, hormis les listes généalogiques disponibles à Barani, on ne trouve nulle part dans la tradition des éléments de biographie de ces chefs locaux susceptibles de pallier cette insuffisance.

La communauté peule de Barani (*Banje*) connut par la suite deux conflits dont l'importance allait être décisive non seulement pour l'organisation lignagère, mais surtout pour l'évolution de l'histoire politique de Barani. Les indications sont trop vagues pour permettre d'assigner une date précise à ces querelles. À Luunkan, ancien centre maraboutique toujours actif, situé près de Barani, on insiste uniquement sur la conséquence majeure du premier désaccord (à la fin du mandat de Gurdo). C'est celui-ci qui entraîna la scission de *Banje* en deux fractions (*banjuluri*) : *banjuluri manga*, la lignée aînée organisée autour de Gnamusa et, *banjuluri tusin*, la lignée cadette avec à sa tête Kadi¹³. Le second désaccord, survenu au sein même de la branche cadette, fut à l'origine de la séparation des descendants de Kadi en trois groupes : les marabouts, les chefs politiques et les éleveurs-bergers¹⁴.

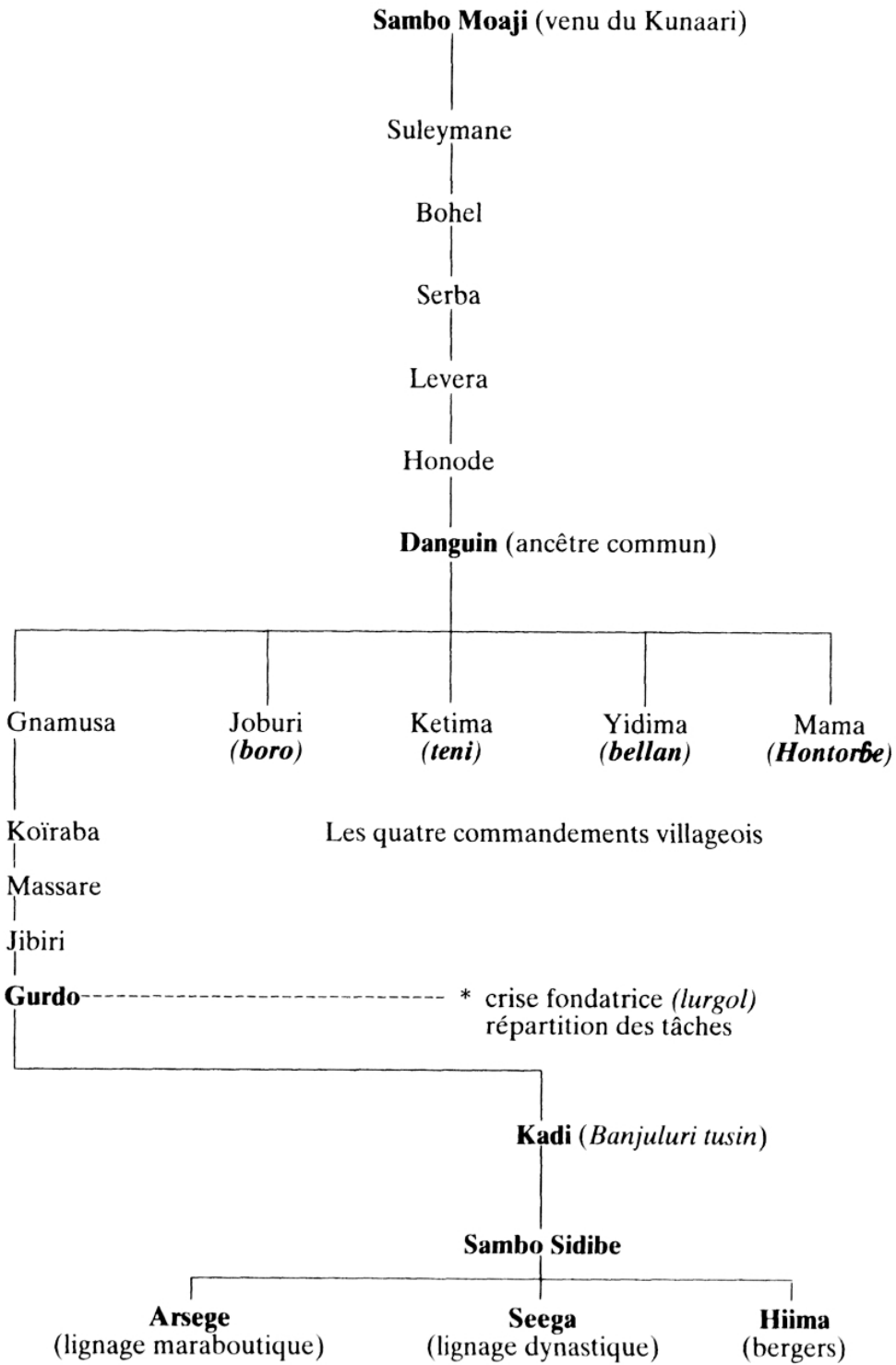
C'est Widi Sidibe qui domine cette période de l'histoire de Barani pendant laquelle la puissance de la chefferie atteignit son apogée. Ce résultat tient non seulement à la personnalité conquérante de Widi mais aussi à une modification des rapports de force au sein de l'État voisin du Maasina, engagé à cette époque dans un processus irréversible de désintégration. Widi est incontestablement la figure marquante de l'histoire de Barani, où il est considéré encore aujourd'hui comme le plus grand chef (*amiiru*). De ses deux mandats, de durée et d'importance inégales, le premier (1870-1878), passé sous silence par la tradition de Barani, n'a pas laissé grand souvenir. Son second règne (1883-1901) est mieux connu car, grâce aux archives coloniales, on dispose de renseignements assez fournis et précis : Widi s'appliqua à étendre la zone d'influence de son domaine ; il multiplia les conquêtes d'allégeance et parvint même à établir son contrôle sur une partie de l'axe commercial reliant la zone préforestière (Kong) à la Boucle du Niger (Jenné) en créant, notamment, le marché de Warkoye en pays bwa (rive droite de la Volta Noire).

13. D'après Adama Guindo, *banjuluri* (*banje* et *luri*) signifie « les gens de *Banje* se sont querellés » ; *luuri*, participe passé du verbe quereller, vient de *lurgol* (« querelle » en fulfulde). Luunkan, entretien du 28.7.89.

14. L'ancêtre des marabouts s'appelait Arsege, tandis que les ancêtres des chefs et des éleveurs s'appelaient respectivement Seega et Hiima. Les trois segments de lignage, composant *banjuluri tusin*, se réfèrent à Kadi afin d'affirmer leur unité par rapport à *banjuluri manga*, ce qui ne les empêche pas d'affirmer leur particularité en faisant appel aux trois ancêtres (cf. *supra*) placés au point de départ de la répartition des tâches.

LA CHEFFERIE DE BARANI
DANS LA DERNIÈRE DÉCENNIE DU XIX^e SIÈCLE.

Liens généalogiques des Sidibe du Boobola
(des conseillers de familles à la répartition des tâches : marabouts, chefs, bergers)



L'influence de Widi est signalée par des militaires et des voyageurs européens du dernier quart du XIX^e siècle qui livrent aussi les premières informations sur la région. Archinard (1894 : 340) remarque, au moment de son passage à San le 7 avril 1893, que les gens de cette cité commerçante menacée d'une agression imminente par Al Kari, chef marka de Busse, comptaient sur Widi pour les protéger. Binger (1892, I : 382) note pour sa part que les groupements Sidibe de Kotedugu, village bobo situé près de l'actuelle ville de Bobo-Dioulasso, étaient soumis à l'emprise politique de Widi : ces Peuls se référaient souvent à lui en cas de conflit. Enfin Crozat¹⁵ signale la politique économique de Barani dont les caisses étaient constamment alimentées par les droits du marché de Warkoye.

La montée en puissance de la chefferie guerrière de Barani résulte principalement du démantèlement du Maasina par les *Fuutankooobe*, en particulier par Tijaani Tall installé à Bandiagara. En poursuivant les opérations de harcèlement contre son ennemi maasinanke, le neveu et successeur d'al-Hajj Umar était parvenu à affaiblir Ba Lobbo, qui représentait alors un danger pour la région située entre la rive droite du Bani et la vallée du Sourou (vers Barani). Il semble que les Peuls de Barani, aidés par ceux de Dokui, s'étaient déjà farouchement opposés au projet de création par Ba Lobbo d'un État à l'est du Bani. N'ayant cependant jamais totalement renoncé à sauver l'héritage politique de Seeku Amadu, Ba Lobbo organisa vers 1867 une seconde intervention militaire dans la vallée du Sourou en vue de séparer Barani de son puissant partenaire le Yaténga, alors dirigé par Naaba Yemde (Izard 1985 : 122). En fait, l'histoire des princes Lobbo, depuis la mort de Seeku Amadu, est celle d'une tentative sans cesse repoussée d'édification d'un État.

En s'alliant, vers 1870, avec Tijaani, Widi réussit à faire de Barani une puissance locale capable de mobiliser de forts contingents de cavaliers. Ceux-ci seront constamment sollicités par les Français, désireux de réduire les villages samo, bwa et dogon fomentateurs de révolte. Cette présence guerrière, contrairement à l'autorité beaucoup plus nominale d'Aguibu, durera jusqu'en 1899. Toutefois, la mort de Tijaani survenue en 1887 privait Widi d'un allié de taille. En 1892, le chef de Barani et al-Kari de Busse se disputent le contrôle de certains villages samo de la vallée du Sourou. Bien qu'il ait battu al-Kari une fois, Widi ne parvient pas à saper véritablement l'autorité de son ennemi marka et ce dernier se vengera en infligeant à son tour une défaite militaire au chef de Barani. Il n'est donc pas impossible que l'accueil amical réservé aux Français par Widi, en 1894, soit dû au fait que ceux-ci arrivaient dans une situation de crise locale. À cette date, en effet, Widi est associé au projet de prise de Busse, une aventure sanglante au cours de laquelle al-Kari est tué.

À la fin de son règne, qui coïncide avec une période de prospérité commerciale, le chef le plus entreprenant de Barani se livre surtout à des activités mercantiles. Ce sont d'ailleurs les abus de Widi dans la perception des taxes et impôts qui le déconsidèrent aux yeux des Français ; ils le renvoient en 1899.

15. *Mission du Docteur Crozat : au Fouta-Djalon, rapport médical, 1888-1889 ; dans le Mossi, 1890-1891*, Archives, Fonds Ancien Outre-Mer (cité plus loin FAOM), 1G 145.

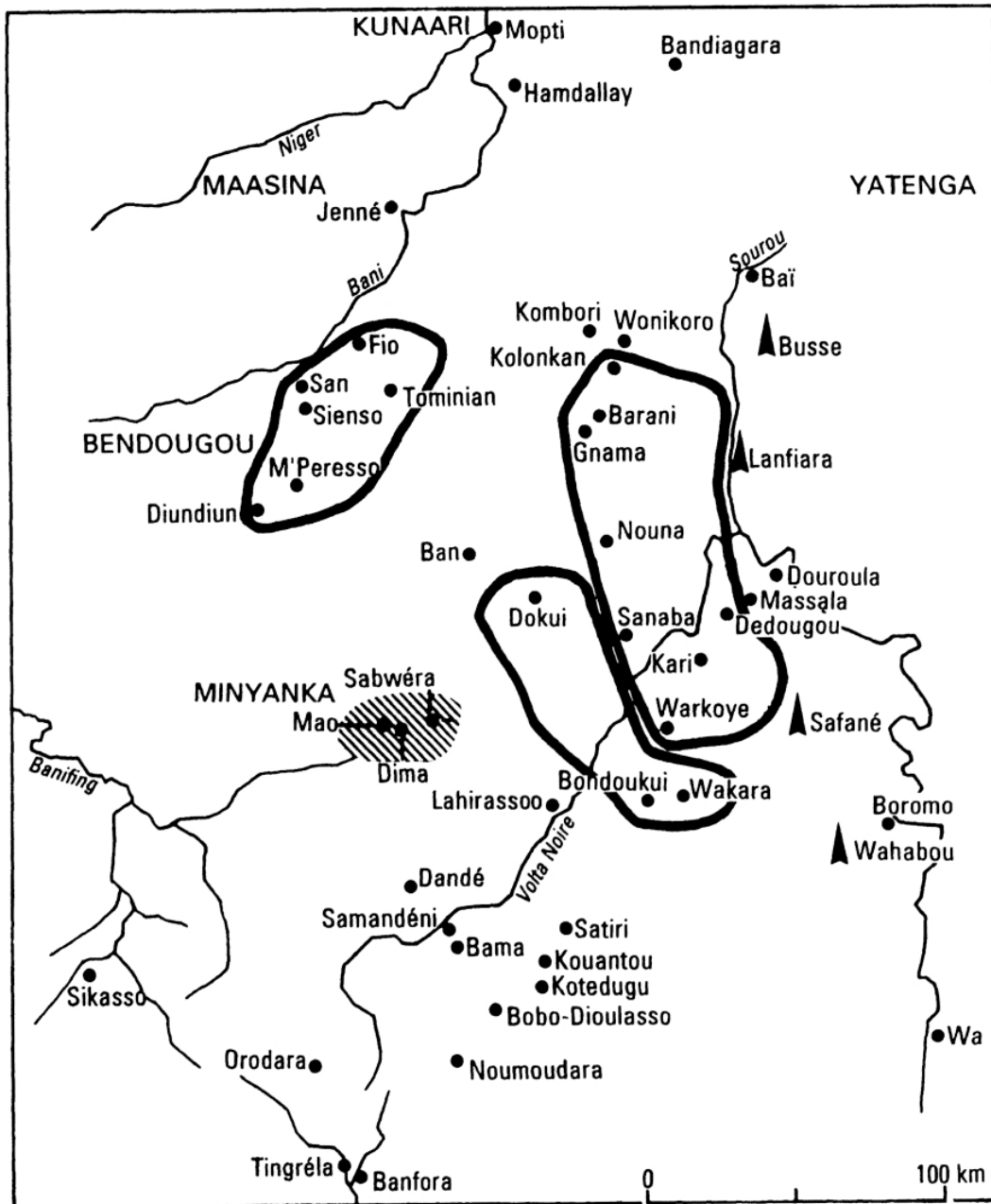
La chefferie de Barani et l'influence des grands États du XIX^e siècle (Maasina, Yatênga, État de Samori)




Pour comprendre l'influence des hégémonies du siècle dernier sur Barani, il faut envisager cette chefferie par rapport à trois pôles (les sociétés bwa-bobo, le Yatênga et le Maasina) relevant de deux systèmes politiques majeurs : d'un côté, des communautés villageoises autonomes (bobo, bwa, samo), de l'autre, des États centralisés (le Yatênga et le Maasina). Dans cette configuration, Barani peut être regardé tout au long de son histoire comme une formation périphérique ou, plus exactement, comme une province « frontière » d'après l'acception qu'en donne Kopytoff (1987 : 9). Par « frontière », il faut entendre une province *géographiquement* située dans les interstices des grandes formations et, par là même, *politiquement* sensible, du fait de sa perméabilité, aux influences les plus diverses. Ainsi entendue, la notion de « frontière » est celle qui permet le mieux de comprendre l'évolution du rôle politique de Barani par rapport aux grands États, son mode de réaction et, finalement, ses facultés d'adaptation à un environnement socio-politique dominé à la fin du XIX^e siècle par les appétits contradictoires de Samori et des Français.

Du début à l'extrême fin du XIX^e siècle, Barani entre en conflit avec la *Diina*, s'allie militairement avec Tijaani Tall, tout en maintenant des relations diplomatiques avec le Yatênga et des relations commerciales avec Samori et Sikasso. Or, jusqu'à la conquête française (1895), aucune de ces hégémonies n'a été exercée de façon effective sur Barani dont un des traits caractéristiques est justement cette capacité de se démarquer de toute suprématie dès qu'elle devient trop pesante. On peut d'ailleurs se demander, à titre d'hypothèse, si l'échec de la *Diina* et, plus généralement l'instabilité hégémonique dans le Boobola, zone de liaison commerciale, ne tient pas à la situation de « frontière » de Barani, chefferie pourvoyeuse de marchandises et soucieuse, par conséquent, de multiplier les partenaires économiques. Il faut souligner que la stratégie de Barani, et même celle de Dokui, toutes deux engagées dans un jeu d'alliances secrètes visant à tirer profit des rivalités entre les puissances militaires de la fin du XIX^e siècle, s'effectue sur le terrain économique (Person 1975 : 1790).

Le *jihad* de Seeku Amadu dans le Boobola

Les traditions recueillies à Barani et dans sa région parlent peu du *jihad* de Seeku Amadu dans le Boobola. Nous tenons une partie de nos informations du récit détaillé qu'en donnent Bâ et Daget (1984). Ce récit comporte, cependant, une carence chronologique car il est difficile de déterminer avec précision la date du conflit, le second en importance par son enjeu après la défaite des Bambara en 1818. L'analyse de la généalogie dynastique de Barani



-  limites approximatives des Etats de Barani Dokui et Flo
-  zone de regroupement bwa
-  centre musulman marka

Situation du Boobola dans la dernière décennie du XIX^e siècle.

conduit néanmoins à penser que l'engagement politique et militaire du Maasina dans le Boobola eut lieu autour des années 1830. Bâ et Daget relatent que Ndiobo [Gnôbô] Maaliki était au pouvoir à Barani au moment du conflit, ce qui est également attesté à Barani. Quoi qu'il en soit, cette bataille, parfois présentée comme une simple expédition punitive, eut lieu après la construction d'Hamdallay et la réorganisation administrative et militaire de toute la région : les deux réalisations importantes effectuées après 1818.

Tentative de contrôle de Barani. — Bien qu'il y ait interaction entre les deux aspects, on a surtout mis l'accent sur l'aspect nationaliste du *jihaad* du Maasina au détriment de l'aspect expansionniste, réduit au rang de simple velléité (Last 1974 ; Monteil 1963). Or, la *Diina*, dont l'ascension fulgurante suscita des remous au sein des communautés peules de l'intérieur de la boucle du Niger, s'était fixé pour objectif leur rassemblement. Pour cela, l'entourage de Seeku Amadu avait procédé, outre le découpage administratif et militaire de la zone, à une opération de recensement des groupements peuls établis dans l'intérieur de la Boucle. Par cette politique de contrôle systématique des populations, Hamdallay désirait étendre et consolider l'influence spirituelle de Seeku Amadu parmi les représentants des quatre grandes familles traditionnelles Ba, Jallo, Sidibe et Sangare. Lors de cette opération, pourtant minutieuse, de dénombrement des Peuls, les hommes de Seeku Amadu n'étaient pas parvenus à identifier clairement les principaux sous-groupes Sidibe censés résider dans le Boobola et le Kunaari et qui représentaient alors les deux pôles de contestation radicale de la *Diina*.

En réalité les Sidibe de Barani et de sa région (le Boobola), plus connus, semble-t-il, au Maasina sous l'appellation de *Fulbe M'bobori* (« Peuls du pays bobo ») échappaient au contrôle tout à la fois administratif, politique et religieux de la *Diina*. Établis de longue date en pays bobo et bwa voisins du Sourou, ces Peuls étaient jugés sans indulgence par leurs frères du Maasina qui les accusaient d'entretenir des relations, sinon amicales, du moins sympathiques avec les autochtones animistes. Le prosélytisme, qui est un des moments de l'achèvement de la coupure entre Peuls et paysans sédentaires du delta nigérien au XIX^e siècle, ne connut en effet aucun succès chez les Peuls du Boobola. Pour ces derniers, en contact avec les populations animistes bobo et bwa, l'islam n'était guère incompatible avec certaines croyances animistes. Multiples semblent avoir été les facteurs qui poussèrent bon nombre d'entre eux à adhérer aux croyances des autochtones. Ce mouvement paraît du reste avoir été à l'origine du développement d'un islam teinté d'animisme, donc tolérant, dans la région du nord et de l'intérieur de la Boucle de la Volta. Binger (1892, I : 382), le premier voyageur à donner des indications précieuses sur les Peuls de Barani, ne cache pas son étonnement devant les négligences religieuses de certains d'entre eux alors installés dans le village bobo de Kotedugu (près de Bobo) et pourtant convertis à l'islam : « Tous sans exception sont musulmans,

mais ivrognes dans toute l'acception du mot. Vers cinq heures du soir il n'est pas possible d'avoir un entretien sérieux avec eux : jeunes gens, adultes et vieillards sont ivres. »

Aux yeux des *Maasinankoobe*, l'attitude des *Boobolaabe* était loin de relever du *pulaaku*, qualité peule dont le lieu d'expression et d'exercice, par excellence, était la nation maasinanke bâtie par Seeku Amadu (Monteil 1963). Selon l'entourage de celui-ci, les Peuls de Barani étaient corrompus non seulement dans leurs mœurs mais aussi en ce qui concerne leur langue maternelle. Les affrontements entre les *Maasinankoobe* et les *Boobolaabe* (cf. *infra*) laissent ainsi entendre que la culture peule n'était pas en cause mais seulement une certaine idée de cette culture. Au Maasina, où l'ethnicité est restée étroitement liée aux phénomènes politique (État) et religieux (islam), le *pulaaku* est un discours idéologique servant à assigner une place singulière aux communautés situées sur le pourtour de la *Diina*. D'une manière générale, le *pulaaku* est donc une modalité sociale dans les rapports entre le groupe dominant du moment et les groupes politiquement moins prestigieux. On peut d'ailleurs se représenter la communauté peule de la Boucle du Niger comme un cercle fait d'auréoles concentriques, avec le Maasina comme pivot (*wuddu*) du *pulaaku* dont l'expression s'affaiblirait au fur et à mesure que l'on s'éloigne du centre. Et pourtant la fierté nationale *maasinanke* voulait qu'on jurât partout par la « grâce de Seeku Amadu » (*barke Seeku Amadu*) : c'est là une des manifestations évidentes de l'expansionnisme de la *Diina*.

Les dirigeants de cette organisation, faut-il le rappeler, veillaient également au maintien de la stabilité économique de l'État théocratique, notamment par l'instauration d'une politique de surveillance des marchés, mais aussi et surtout en prêtant attention aux régions susceptibles d'influencer l'équilibre des échanges à longue distance. Or, sur ce plan, les attaques incessantes de caravanes en provenance d'Hamdallay, par des bandes de pillards de la région de Barani, inquiéteront les dirigeants du Maasina par-delà les observations sur l'identité des Sidibe du Boobola. Il est significatif à ce sujet que Bâ et Daget attribuent aux pillages de caravanes la cause directe de l'intervention du Maasina chez les Sidibe du Boobola¹⁶. Ces pillages, qui sapaient l'économie de la *Diina*, représentèrent, pour ainsi dire, la goutte d'eau qui fit déborder le vase¹⁷. C'est alors qu'Alfa Samba Futa, chargé de l'islamisation des habitants de cette région du *haayre-seeno* (« arrière-pays du Fakala et du Kounari »), eut pour mission d'infliger une correction à ces Peuls insoumis. Ce lieutenant de Seeku Amadu avait parfaitement compris la portée et l'enjeu de cette mission, laquelle devait remplir deux objectifs :

16. « Il suffisait qu'une caravane obtienne de Hamdallay l'autorisation de circuler pour que Ndiobo Maliki et ses hommes la prennent en chasse et la rançonnent » (BÂ & DAGET, 1984 : 161).

17. *Ibid.*

infliger une correction aux Sidibe récalcitrants et les convertir à l'islam en les amenant à reconnaître l'autorité spirituelle de Seeku Amadu, ce qui était une façon de les soustraire à l'influence animiste. À cette occasion, Alfa Samba se fit accompagner de deux adjoints : son fils, Maaliki Alfa Samba, et Ba Lobbo.

La défaite de Barani et la dispersion des Sidibe. — La version de l'expédition du Maasina, telle que Bâ et Daget l'ont recueillie au moment de leur enquête, n'apparaît guère dans les informations dont nous disposons, du moins pour ce qui concerne les causes économiques de cette campagne dont le succès n'est pas mis en doute par nos interlocuteurs. Il faut dire qu'à l'encontre de la tradition du Maasina, rapportée par Bâ et Daget, celle de Barani insiste sur les problèmes de rivalités internes à la chefferie. On raconte aussi qu'un personnage nommé Sambo Mamadu, qui voulait usurper le trône, alla solliciter l'intervention militaire du Maasina sous prétexte de convertir les Peuls de Barani à l'islam¹⁸; et c'est sous le règne de Maaliki Gnôbô Nafan, « un jour de fête » dit-on, que l'attaque eut lieu « par surprise »¹⁹. Faut-il voir, dans cette confusion relative à la défaite des Peuls de Barani, l'expression de l'effet de surprise ? Ou s'agit-il d'une tendance, propre à la plupart des vaincus, à n'accorder que peu d'importance à un épisode malheureux de leur histoire ? Il serait vain de chercher à donner une réponse ferme à cette question, même si on peut supposer, à lire de près Bâ et Daget, que les Sidibe du Boobola, aidés par les Bobo, les Bwa et les Samo, pouvaient tenir tête à l'armée du Maasina qui présentait cependant l'avantage d'être bien organisée (Aschwanden 1972).

Il semble en tout cas que Ba Lobbo, neveu de Seeku Amadu, fit irruption à Barani où ses soldats auraient décapité soixante-dix membres de la famille dynastique. L'invasion qui laissera Barani et sa région en ruines fut à l'origine d'un vaste mouvement de dispersion des Sidibe. Selon la tradition, un premier groupe de fugitifs, composé essentiellement de Feroobe, traversa le Sourou, à l'est, pour s'établir dans la région de Tugan en pays samo. Un second groupe franchit la Boucle de la Volta pour trouver refuge dans le pays bwa de l'intérieur, tout particulièrement vers la région de Dedugu. D'autres encore, appelés Fulbe du Jonkari, se dirigèrent vers les régions de San et de Kutiala (Mali actuel). Enfin, la fraction restée aux environs de Barani s'installa au village de Kinkonoba.

Sur le plan politique, la conséquence de cette expédition paraît être le coup de force des envahisseurs qui auraient confié le pouvoir à Sanje (1830-1856), un membre de la famille dynastique épargné grâce à sa séduction et à sa légendaire beauté. Sanje fut chargé par les lieutenants de Seeku Amadu de rassembler ses compatriotes pour construire un ordre nouveau. Ce scénar-

18. Source : *amiiru* Boukari Sidibe, Barani, 10.8.86.

19. D'après le *maabo* Musa Samburu (17.12.91), la fête en question était celle de la tabaski (*layaaru* en fulfulde). Cette précision laisse apparaître que le Boobola était sous l'influence de l'islam au moment de l'expédition.

rio est, à vrai dire, classique ; il s'agit, en effet, d'une modalité politique basée sur des rapports de type sollicitation-immixtion, porteurs d'enjeux de pouvoir, et courante dans l'histoire des relations entre États centraux et formations secondaires situées sur leur pourtour. On dit qu'avant d'exercer l'autorité reçue du Maasina, Sanje séjourna auprès des marabouts de Sambo Mamadu, l'instigateur principal, qui s'était retiré dans une localité du delta nigérien appelée Borgu. Après avoir donné leur bénédiction au nouveau souverain, les marabouts lui dispensèrent un enseignement islamique, de même qu'il bénéficia d'une formation militaire en un laps de temps très court. C'est alors que Sanje revint s'installer à Dembéla pour gouverner le Boobola. On peut sans doute voir dans cette investiture reçue dans le Borgu le commencement de l'influence religieuse, d'obédience quadriya, du Maasina sur Barani, influence dont parlent quelques auteurs.

Bâ et Daget ne s'attardent guère sur le résultat politique de l'intervention armée du Maasina dans le Boobola quoiqu'ils soulignent que Gnôbô Maaliki fut chassé du pouvoir après la bataille décisive de Kombori, au nord de Barani. Ils ne retiennent de « l'expédition du Bobori » que le sort tragique d'Alfa Samba Futa, tué au cours du siège de Taslima et l'insuccès de Ba Lobbo devant le village de Duma dont le siège dura cinq mois.

On peut affirmer que l'antagonisme entre le parti islamique dirigé par Seeku Amadu et les Peuls du Boobola, solidement implantés dans le giron animiste, ne peut pas être interprété seulement en termes d'opposition entre l'islam triomphant et le paganisme. L'argument de la dimension économique avancé plus haut permet de renforcer cette conviction.

Des renseignements contenus dans certains documents permettent de penser que les Peuls de Barani étaient en bons termes avec les rois de Segou (Rasily 1972 : 928). Nous ignorons la nature exacte des liens entre le royaume bambara et Barani, qui paraissent remonter à 1825. C'est à cette date, d'après Rasily, que le chef de la province de San, Mama Traoré, se voit destitué par le *faama* de Ségou pour avoir agressé les Peuls de Barani. Delafosse (1972, II : 293) en parle aussi, mais ne fait aucune mention des Peuls de Barani dans cette affaire. Il est en tout cas remarquable que le désaccord entre Da et le chef de San intervienne au moment où Segou s'opposait à la mainmise de la *Diina* sur les provinces peules. L'armée du Maasina s'employait effectivement à entreprendre des conquêtes d'allégeance dans les régions du delta nigérien pour la plupart soumises au royaume bambara. Ce sont donc les pressions de l'État théocratique sur les Sidibe de Barani qui poussèrent ces derniers à rechercher l'alliance des Sidibe du Kunaari (Bâ & Daget 1984 : 162), avec lesquels ils se disent unis par des liens de parenté, et dont l'*ardo* Gelaajo « était bien en cour auprès du roi de Ségou » (*ibid.* : 106). Des alliances matrimoniales soudaient effectivement les familles royale de Ségou et princière du Kunaari, opposées à Seeku Amadu lors de la bataille de Nukuma²⁰. Il est donc possible, à suivre la version de Rasily,

20. Rappelons que Hambodeejo, le père de Gelaajo, était le gendre du roi Da Monson de Ségou (BÂ & DAGET 1984 : 106).

que le *faama* de Ségou, qui cherchait à s'assurer l'engagement à ses côtés des Fulbe du Boobola en vue de contester l'hégémonie *maasinanke*, ait voulu corriger la faute commise par Mama Traoré en le remplaçant par Mani (ou Mami) Santara, nouveau chef de guerre de San.

Au total, les Peuls du Boobola ont certainement été sensibles à l'aspect politique de la *Diina*, que l'on peut d'ailleurs considérer, d'un certain point de vue, comme un mouvement de renaissance ethnique. En revanche, aucune filiation politique directe ne peut être établie entre le Maasina et Barani.

Entre le pôle païen et le pôle islamique

Nous distinguerons deux moments dans l'évolution des relations multi-formes qu'entretient Barani avec les formations étatiques environnantes : d'abord, de 1830 à 1887, une double allégeance au Yatênga et à Tijaani Tall ; puis, dans la dernière décennie du XIX^e siècle, l'approvisionnement en marchandises de l'État de Samori.

La première période est celle où Barani opère d'abord un rapprochement avec le Yatênga après avoir déjoué les tentatives hégémoniques de Seeku Amadu et de ses successeurs, en particulier Ba Lobbo. Rappelons qu'une campagne militaire sera lancée par ce dernier vers 1867 dans le Gondo-Sourou en vue de séparer Barani de son puissant allié qu'est le Yatênga. Sur le plan de l'influence politique cependant, on peut considérer le Yatênga et le Maasina, en dépit des échecs successifs de la *Diina*, comme deux « modèles » radicalement antithétiques à travers lesquels se joue l'antagonisme islam/animisme. Toutefois, l'accommodement entre Barani et le Yatênga, État animiste par excellence, laisse voir qu'en réalité les Peuls du Boobola se soucient peu de prosélytisme à cette époque, preuve du peu d'impact du *jihad* de Seeku Amadu dans le Boobola. L'alliance de Barani avec le Yatênga est même citée comme un rare exemple de réussite diplomatique. On apprend ainsi que « depuis la fin des années 1830, Barani s'est rapproché du Yatênga : les souverains des deux États échangent des ambassadeurs et s'offrent mutuellement des chevaux » (Izard 1982 : 379). L'adoption du titre militaire de *widi naaba*²¹ par Adama Gnôbô, connu sous le nom de Widi Sidibe, est du reste significative du prestige qu'a conservé aux yeux des chefs de Barani l'organisation politique du Yatênga.

Des motifs économiques étaient peut-être aussi à la base du rejet de la tutelle d'Hamdallay par Barani qui tenait certainement à profiter des possibilités de transactions que créait le rapprochement avec le Yatênga. Souignons que des commerçants *yarse* fréquentaient, depuis probablement la seconde moitié du XIX^e siècle, les marchés de la Boucle de la Volta (Wakara,

21. *Widi naaba* est un titre moore qui désigne le chef de la cavalerie royale des formations politiques mossi.

Kari) et plus particulièrement celui de Warkoye, contrôlé par Widi. De plus, les souverains du Yatênga ne s'opposaient pas à la circulation sur leur territoire des chevaux du Jelgooji destinés aux marchés de Widi d'où on les convoyait ensuite vers le sud.

C'est également au cours de cette première période, vers 1878, que Widi noua dans un second temps une alliance militaire avec Tijaani Tall. L'échec consécutif à une tentative d'usurpation du trône, vers les années 1865-1870, avait en effet conduit Widi à se réfugier à Bandiagara. Après avoir rendu service à Tijaani, notamment en combattant dans son armée, le neveu d'al-Hajj Umar met à la disposition de Widi un contingent de cavaliers. Le prétendant au pouvoir de Barani parvient, après un conflit sanglant, à renverser le trône de son oncle Jan. La promesse du don annuel de chevaux à Tijaani, et l'adoption par les Peuls du Boobola de l'islam d'obédience tijaaniya (au détriment de la qadiriya prônée par le Maasina désormais affaibli) témoignent de l'influence toucouleur sur la chefferie de Barani.

Relations commerciales entre Barani et l'État de Samori. — Lors de la seconde phase historique, la chefferie de Barani passe du pillage de denrées alimentaires (mil) au détriment des communautés villageoises à la fourniture de chevaux aux puissances militaires. Rappelons que depuis 1898, date à laquelle les Français mettent fin aux ambitions de Widi, Barani n'existe plus militairement, ce qui conduit son chef à consolider la vocation commerciale qu'il a donnée à son État dès 1887. Cette seconde phase, où s'opère une mutation due à la fois à l'instauration de la « paix coloniale » et à une radicalisation de la lutte anticoloniale, voit Barani devenir une chefferie pourvoyeuse de chevaux destinés à l'empire samorien, dernier grand foyer de résistance à la domination française. Le fait nouveau pour Barani, dans ce contexte agité, est la conversion de Widi en agent économique soucieux de tirer profit des rivalités entre les Français et Samori. Afin de saisir cette mutation dans toute son ampleur, remarquons que Barani occupe, depuis l'essor du commerce à longue distance, une place centrale dans le réseau d'échanges qui s'établit sur la totalité de la région, d'est (Jelgooji) en ouest (Bendugu) et du nord (Jenné) au sud (Kong).

Barth (1965, III : 197-207, 646-647) montre bien l'importance commerciale des provinces peules du Jelgooji et du Liptaako situées au nord-est de l'actuel Burkina. Par lui, nous savons que les chevaux du Liptaako, qui comptent parmi les plus belles races, furent éloignés de Dori, la capitale, à la suite d'une longue période de sécheresse. L'anarchie politique qui prévalait à Dori ainsi que la sécheresse persistante poussèrent probablement bon nombre de commerçants à diriger leurs chevaux sur le marché florissant voisin du Jelgooji, à l'ouest du Liptaako. Peu après, l'essor de Samori exerce une influence sur le commerce de chevaux de Dori envoyés dans le Boobola²². En effet, c'est dans

22. *Résidence de Bandiagara (partie de la région Est et Macina). Correspondance du résident de Bandiagara, 1897-1898 ; Archives, FAOM, 15G 181.*

la seconde moitié du XIX^e siècle que des commerçants du Liptaako se tournent totalement vers les marchés de l'ouest, et plus particulièrement ceux de Tongomayel (au Jelgooji) et Kelbo en territoire mossi. L'implantation massive des Yarse à Kelbo, village frontalier de l'Aribinda, semble précisément liée à la volonté de ces marchands de contrôler la vente de bétail et de chevaux venus de la zone sahélienne (Kouanda 1984 : 157-159). Les archives relatives aux dernières années du XIX^e siècle révèlent l'implication de Barani dans ce réseau puisque le carrefour contrôlé par son chef met en relations commerciales suivies le Jelgooji et les États de Samori et de Sikasso. C'est ce que confirme le capitaine Bizot, résident de Bandiagara : « Le Guilgodi a exporté beaucoup de chevaux et en exportera encore, mais ce n'est pas vers l'Aribinda, mais bien vers les marchés du pays de Ouidi ou de Louta, en traversant le Yatênga »²³.

Il est également intéressant de remarquer que la circulation de chevaux entre la province peule du Jelgooji, zone d'élevage, et la plaque tournante contrôlée par Barani, où se rendaient discrètement les agents samoriens chargés de résoudre le problème de la remonte, ne gênait nullement le Yatênga. Ce royaume fut d'ailleurs le principal centre de ce marché qui associait Jibo (à l'est) et Barani (à l'ouest) ; la diplomatie étant le ressort essentiel de cette politique (Izard 1985 : 126).

Il ne s'agit pas simplement d'affirmer que le cheval avait son utilité dans l'armée samorienne (encore que son emploi soit limité par rapport au maniement des fusils), mais également de rappeler les efforts fournis, à un moment donné, par Samori en vue d'obtenir des chevaux du Maasina lorsque ce territoire était soumis à la domination toucouleur. Notons qu'à la suite de négociations avec les Français (Hargreaves 1974, I : 192), il leur céda vers la fin des années 1888 une bonne partie de la rive gauche du Niger. En retour, Archinard permit à Samori de poursuivre le trafic de chevaux après avoir conclu avec lui le traité de Nyako. Toutefois les réserves ultérieures de l'*almaami* entraîneront en 1893 l'occupation effective par les Français des territoires du Maasina et du Beledugu, ainsi que la fermeture des routes de chevaux de ces deux territoires, lesquels possédaient les élevages les plus prospères. L'une des conséquences de ce revirement d'« alliance » est que Samori va désormais s'intéresser au pays mossi et plus particulièrement au Yatênga, autre puissance exportatrice de chevaux. Nous n'insisterons pas davantage sur cette mésentente sauf pour indiquer que Person a déjà bien montré comment, après cette affaire, Samori avait multiplié les efforts pour parvenir à exercer un contrôle (momentané) sur le commerce des chevaux. Ainsi, en 1895 les transactions avec les caravaniers dyula de Bobo se passèrent relativement bien. Mais l'année suivante, l'État samorien se trouva une fois de plus aux prises avec des difficultés de ravitaillement en chevaux, crise que la campagne de Sarankenyi Mori ne permit pas de résoudre. Après avoir

23. *Résidence du Macina (Bandiagara et poste de Ouahigouya), 1899*, Archives, FAOM, 15G 182.

soumis le pays gurunsi en juillet 1896, région où il recruta des mercenaires, ce fils et lieutenant de l'*almaami* se rendit ensuite à la frontière de Wagadugu d'où la présence de la colonne Voulet l'obligea finalement à rebrousser chemin.

Les répercussions de la prise de Kong sur le Boobola. — Samori, dont on a souligné la méfiance justifiée vis-à-vis des souverains Watara qui avaient été pendant un laps de temps ses fournisseurs en chevaux, s'empara de Kong le 16 mai 1897. Les habitants de cette cité, on le sait, furent accusés par Samori d'intelligence avec les Français, lesquels l'en chasseront à leur tour. La guerre et le commerce sont deux institutions complémentaires en dépit de leurs caractères contradictoires (Meillassoux 1971 : 10). Dans le cas présent, la forte demande en chevaux et l'afflux considérable de prisonniers-captifs sur le marché sont également deux phénomènes intimement liés aux turbulences guerrières qui affectèrent la région dans sa totalité. La prise de Kong constitue de ce point de vue l'événement historique le plus retentissant de cette période troublée de l'extrême fin du XIX^e siècle. Toutes les sources s'accordent pour souligner que cette défaite de Kong, outre le fait qu'elle permit à Samori de surmonter la pénurie de chevaux, entraîna la chute du cours des captifs. La région qui nous occupe subit les contrecoups de cet événement. Examinons donc le rôle joué par la chefferie de Barani dans cette affaire.

L'*almaami* Samori envoyait des courtiers à Wonikoro, alors contrôlé par le chef de Barani. Ce marché est de longue date, par sa position de carrefour entre les grandes zones productrices de chevaux (Maasina, Yatênga), un lieu de rendez-vous des maquignons et des envoyés commerciaux des puissances militaires de la fin du XIX^e siècle, à la recherche de chevaux qu'ils se procuraient contre des captifs. Lors de la chute de Kong, nombreux sont les marchands qui se rendirent à Bobo pour chercher des prisonniers qu'ils achetaient à un prix excessivement bas. Sur cette place commerciale se trouvaient les prisonniers amenés de Kong et des régions avoisinantes et qui étaient vendus contre d'autres marchandises (sel, moutons, bœufs, chevaux). Les captifs pris à Bobo étaient ensuite conduits à Wonikoro, au nord pour y être échangés contre des chevaux du Yatênga et du Beledugu, province bambara du Kaarta. Ces négociants d'origines diverses échangeaient deux captifs contre un cheval du Yatênga. Dirigé sur le marché de Wonikoro, ce même cheval était revendu contre cinq à huit captifs proposés par les agents de Samori. Du côté du Beledugu, selon le capitaine Bizot résident à Bandiagara, le prix d'un cheval pouvait atteindre de dix à douze captifs fournis par les hommes de Samori²⁴.

Il est cependant difficile d'évaluer le volume global de ce commerce, en raison même du caractère clandestin que prend rapidement cette activité

24. Archives, FAOM, 15G 181.

dans la zone frontière de Wonikoro, particulièrement surveillée par les Français. Après avoir jugulé le commerce de chevaux du côté du Beledugu, ceux-ci n'ignorent pas qu'ils ont obligé les émissaires samoriens à se rabattre sur le marché contrôlé par Widi. L'importance accordée par Widi Sidibe à la localité prospère de Wonikoro révèle d'ailleurs la préoccupation du souverain de Barani de tirer profit du vaste réseau d'échanges qui s'étendait de l'est au sud ; en 1898, le chef de Barani et Aguibu se disputèrent le contrôle du marché de Wonikoro. On ne peut comprendre l'intensification du commerce de chevaux contre des captifs vers le sud que si l'on tient compte de l'influence exercée à distance par l'État de Samori sur les petites chefferies de Barani, Dokui, et Fio.

Une information puisée chez Person nous apprend que bien avant la crise de Kong, les trois formations politiques du Seeno-Gondo fournissaient des chevaux à Samori : « En janvier 1896, à Ndimba, Suka, le fils de Mamadu Abdul, trouva une caravane de vingt-deux chevaux du Gondo se dirigeant vers Bobo. Son chef portait une lettre de Widi au chef de Dokuy. "Achète ces chevaux ou, si tu n'en veux pas, dirige les sur Sikasso et Bobo" » (Person 1975, III : 1790, note 100). Ce passage révèle également que Widi n'hésitait pas à jouer le rôle de coordinateur des activités de vente de chevaux à Samori et à l'État de Sikasso. Rappelons qu'Amadu Abdul, le fils de Ba Lobbo qui résista longtemps à la puissance toucouleur, était le chef du commandement de Fio. Ce petit territoire peuplé d'éléments bwa, que Ba Lobbo était parvenu à se tailler à l'est du Bani après la défaite infligée par Tijaani Tall, était délimité par les gros villages de Siensou, Da, Diundiun et M'Pereso. À l'époque où cet État était administré par Tieba, le commandement de Fio était déjà en relation avec Sikasso. Pour soumettre ses frères avec qui il était en constant désaccord, Amadu Abdul eut en effet à solliciter l'aide de Tieba en lui envoyant des chevaux en guise de présents. Le refus opposé par Tieba à cette alliance militaire conduisit Amadu Abdul à transférer sa résidence de Fio à Tuka (Archinard 1894 : 341). Et peu après, les Français profiteront du soulèvement de ses administrés bwa qui l'obligèrent à se réfugier à Dokui, pour rattacher le territoire d'Amadu au Maasina.

La chefferie de Barani est également ouverte de longue date aux régions méridionales, surtout aux Minyanka de Sikasso sur lesquels Widi exerçait, semble-t-il, une certaine influence. Le commerce avec Samori est ainsi venu renforcer une tradition d'ouverture politique et commerciale déjà existante avec les contrées du Sud. Malgré la monumentale histoire du conquérant malinké reconstituée par Person, il est encore difficile d'apprécier les relations entre Samori et Widi de Barani. Un incident, signalé par Person (1975 : 1790), incite néanmoins à penser qu'en 1896, l'*almaami*, connu pour sa prudence, essaya un moment de calmer le chef de Barani : « En juillet [1896], écrit-il, Samori "inquiet par la nouvelle que Widi avait pillé une caravane à Warkoy", aurait rappelé une troupe de Dyula qui se rendait à Bobo ».

Il est difficile de présenter un tableau global et détaillé de cette phase mercantile de l'histoire de la chefferie de Barani. Pour autant qu'on puisse en juger cependant, ces transactions demeurèrent importantes en 1897 et 1898 (arresta-

tion de Samori). Jusqu'à cette dernière date, Wonikoro resta une des places privilégiées des transactions commerciales de ce type auxquelles les courtiers de l'*almaami* donnèrent un dynamisme particulier. Il suffit de se référer aux comptes rendus d'activités du résident de Bandiagara et du percepteur de la région de Wonikoro. Notons au passage que l'institution de la fonction de percepteur par les autorités françaises de Bandiagara répond d'abord à une volonté politique de contrôle des activités de commerce, notamment par le recouvrement des taxes de circulation et de consommation de marchandises. Mais la guerre engagée contre Samori conduit rapidement les Français à faire du percepteur un agent de renseignement des activités des émissaires samoriens. C'est ainsi que le 9 janvier 1898, le percepteur de Wonikoro signale à Bandiagara « l'arrivée de six non-libres (deux femmes et quatre enfants de 6 à 8 ans) provenant d'une caravane arrêtée à Ouonkoro au moment où elle venait de troquer des chevaux contre ces non-libres avec des agents de Samory. Ces non-libres ont été pris à Kong. Les caravaniers ont été emprisonnés »²⁵.

Le même jour, le percepteur Kumba Mamadi chargé également de l'administration de Sokura rapporte que, pour cette localité voisine de Wonikoro, « un convoi de quatorze chevaux conduits par quatorze Foulbés de Dori est venu coucher dans son village. Le chef a déclaré que les chevaux étaient destinés à Ouidi. Malgré cette déclaration, Kumba pensant que ces animaux étaient destinés à être changés contre des non-libres à Ouonkoro avec les agents commerciaux de Samory a arrêté le convoi et l'envoie à Bandiagara au résident »²⁶.

Si l'auxiliaire Kumba Mamadi avait presque acquis la conviction que Widi était le prête-nom de Samori dans cette affaire juteuse, rien n'indique en revanche que les Français se doutaient du fait que leur allié de Barani s'était transformé en ravitailleur de leur ennemi. Nous ne trouvons d'ailleurs, dans les archives coloniales, aucun soupçon sur les relations entre Samori et Widi, leur allié d'hier. À la vérité, le jeu de Widi prêtait à équivoque. Obnubilés par l'idée d'en découdre avec Samori qui leur opposait une farouche résistance, les Français se contenteront seulement d'établir un réseau de surveillance, au demeurant efficace, dans la région de Wonikoro en y envoyant, notamment, un agent chargé d'intercepter les chevaux et d'en référer au résident de France à Bandiagara. Notons enfin que l'*almaami* Samori, bien que vraisemblablement intéressé par ce commerce de type informel avec Widi, n'entra jamais directement en contact avec ce partisan des Français.

*

En tant que formule générale de la domination, les relations « centre-périphérie » expriment imparfaitement la situation de Barani ; c'est pourquoi

25. *Ibid.*

26. *Ibid.*

nous avons eu recours à la notion de « frontière » pour examiner les influences exercées sur cette chefferie située dans la mouvance des grands États et qui réussit néanmoins à préserver une certaine autonomie. À vrai dire, les deux formules ne sont pas contradictoires dans la mesure où la « périphérie » et la « frontière » se définissent toujours par rapport à un centre. À la différence cependant de la dialectique du centre et de la périphérie dans laquelle s'inscrit la problématique des rapports de domination très souvent unilatérale, la chefferie-satellite de Barani était régie par une sorte de loi d'attraction : une modalité politique, parmi d'autres, courante dans l'histoire des relations entre États centraux et formations secondaires situées sur leur pourtour.

*Sociology of Development Research Centre
University of Bielefeld.*

BIBLIOGRAPHIE

ARCHINARD, L.

1894 « Le Soudan en 1893 », *Bulletin de la Société de géographie commerciale du Havre* : 321-376.

ASCHWANDEN, I.

1972 *Organisation und Strategie der Fulbe Armee von Macina im 19 Jahrhundert*, Dissertation zur Erlangung der Doktorwürde der Philosophischen Fakultät der Universität Freiburg/Schweiz, Frankfurt/Main.

BÄ, A. H. & DAGET, J.

1984 *L'empire peul du Macina. I : 1818-1853*, Paris, EHESS-NEA (1^{re} ed. 1955).

BARTH, H.

1965 *Travels and Discoveries in North and Central Africa, 1849-1855*, London, Frank Cass, vol. 3.

BAZIN, J.

1980 « La production d'un récit historique », *Cahiers d'Études africaines*, XIX (1-4), 73-76 : 435-483.

BENOIT, M.

1979 *Le chemin des Peul du Boobola. Contribution à l'écologie du pastoralisme en Afrique des savanes*, Paris, Orstom.

BINGER, L. G.

1892 *Du Niger au Golfe de Guinée, par le pays de Kong et le Mossi, 1887-1889*, Paris, Hachette, 2 vols.

BROWN, W. A.

1968 « Toward a Chronology for the Caliphate of Hamdullahi (Māsina) », *Cahiers d'Études africaines*, VIII (31) : 428-434.

CAPRON, J.

1973 *Communautés villageoises bwa : Mali-Haute-Volta*, Paris, Institut d'ethnologie (Musée de l'homme).

COHEN, R. & SERVICE, E. R.

1978 « Introduction », in R. COHEN & E. R. SERVICE, eds, *Origins of the State. The Anthropology of Political Evolution*, Philadelphia, Institute for the Study of Human Issues : 1-20.

CREMER, J.

1923 *Matériaux d'ethnographie et de linguistique soudanaises. I : Dictionnaire français peul (dialectes de Haute-Volta)*, Paris, P. Geuthner.

DELAFOSSÉ, M.

1972 *Haut-Sénégal-Niger*, Paris, Maisonneuve & Larose, 3 vols (1^{re} ed. 1912).

DIALLO, H.

1979 *Les Fulbe de Haute-Volta et les influences extérieures de la fin du XVIII^e à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Université de Paris-I, thèse de 3^e cycle, multigr.

DIALLO, Y.

1993 *Les Fulbe du Boobola. Genèse et évolution de l'État de Barani*, Paris, EHESS, thèse de doctorat, multigr.

FRANCO, capitaine

1905 *Étude sur l'élevage du cheval en Afrique occidentale*, Melun, Imprimerie administrative.

HARGREAVES, J.

1974 *West Africa Partitioned. I : The Loaded Pause, 1885-89*, London-Busingstoke, MacMillan Press.

IZARD, M.

1982 « La politique extérieure d'un royaume africain : le Yatênga au XIX^e siècle », *Cahiers d'Études africaines*, XXII (3-4), 87-88 : 363-385.

1985 *Le Yatênga précolonial. Un ancien royaume du Burkina*, Paris, Karthala.

KOPYTOFF, I.

1987 « The Internal African Frontier : The Making of African Political Culture », in I. KOPYTOFF, ed., *The African Frontier. The Reproduction of Traditional African Societies*, Bloomington-Indianapolis, Indiana University Press : 3-84.

KOUANDA, A.

1984 *Les Yarse : fonction commerciale, religieuse et légitimité culturelle dans le pays moaga (évolution historique)*, Paris, Université de Paris-I, thèse de 3^e cycle, multigr.

LABOURET, H.

1952 *La langue des Peuls ou Foulbé*, Dakar, IFAN (« Mémoires, 16 »).

LAST, M.

1974 « Reform in West Africa : The Jihad Movements of the Nineteenth Century », in J. F. A. AJAYI & M. CROWDER, eds, *History of West Africa*, London, Longman, vol. 2 : 1-29.

LEGASSICK, M.

1966 « Firearms, Horses and Samorian Army Organization, 1870-1898 », *Journal of African History*, VII (1) : 95-115.

LE MOAL, G.

1980 *Les Bobo. Nature et fonction des masques*, Paris, Orstom (« Travaux et documents, 121 »).

MEILLASSOUX, C.

1971 « Introduction », in C. MEILLASSOUX, ed., *L'évolution du commerce africain depuis le XIX^e siècle en Afrique de l'Ouest*, London, Oxford University Press : 3-48.

MONTEIL, V.

1963 « Contribution à la sociologie des Peuls (le « Fonds Vieillard » de l'IFAN) », *Bulletin de l'IFAN*, série B, XXV (1-2) : 351-414.

OUANE, I.-M.

1952 *L'énigme du Macina*, Monte-Carlo, Regain.

PERSON, Y.

1975 *Samori : une révolution dyula*, Dakar, IFAN, t. III, 3 vols (1968, 1970, 1975) (« Mémoires, 89 »).

RASILLY, B. DE

1972 « Notes pour servir à la chronologie du bassin du Bani-Nord et de l'arrière-pays vers l'est (Barani-Sourou) et des cercles de San et de Tominian », *Bulletin de l'IFAN*, série B, XXXIV (4) : 926-934.

REED, L. N.

1932 « Notes on Some Fulani Tribes and Customs », *Africa*, V (4) : 422-454.

RIESMAN, P.

1968 « Processus de fission et de fusion dans les traditions d'origines des Peul », *Notes et documents voltaïques*, I (3) : 3-11.

SKINNER, E. P.

1962 « Trade and Markets Among the Mossi People », in P. BOHANNAN & G. DALTON, eds, *Markets in Africa*, Evanston, Northwestern University Press : 237-278.

TAUXIER, L.

1937 *Mœurs et histoire des Peuls*, Paris, Payot (« Bibliothèque scientifique »).

TERRAY, E.

1982 « Réflexions sur la formation du prix des esclaves à l'intérieur de l'Afrique de l'Ouest précoloniale », *Journal des Africanistes*, 52 (1-2) : 114-144.